

PARTIE 1 : L'inconnu 148

Vendredi 7 juin, 16 :59

Dans une minute allait retentir la cloche annonçant la fin du quart de travail. La plupart des employés allaient alors quitter leur poste de travail et se précipiter vers les rares horodateurs encore en état de fonctionner afin d'authentifier leur présence pendant toute la journée. Parfois, il y avait tant de gens devant les deux poinçonneuses décrépies qu'il fallait attendre quelques minutes pour avoir le plaisir d'entendre sa carte se faire perforer à la case 17, opération qui ne prenait guère que quelques secondes par personne. Cependant, quand une foule de près de deux cents individus s'entassait devant, le délai pouvait augmenter puisqu'il y avait toujours quelque imbécile qui tentait de dépasser quelques-uns de ses confrères pour grappiller quelques secondes de plus sur son temps de repos, ce qui provoquait généralement une bonne engueulade bloquant toute circulation. Cela irritait l'employé numéro 148, mais cette fois, il s'en foutait éperdument. Il faisait des heures supplémentaires ce soir.

D'ordinaire, il déclinait toujours l'offre de son patron de se faire quelques misérables dollars de plus, mais cette fois, il avait accepté. Un motif personnel l'avait poussé à rester jusqu'à 21 heures. En effet, il avait besoin d'avoir les locaux pour lui seul afin de se consacrer uniquement à un petit travail personnel aux frais de la compagnie. Il avait besoin de l'équipement de précision utilisé pour produire les biens fabriqués dans cette usine pour mener à bien l'étape finale d'un projet qui avait requis de lui près de six mois pour voir le jour. Il avait dû rassembler les matériaux, dessiner les plans selon des critères très stricts et commencer l'assemblage préliminaire, mais tout était à présent complété et il pouvait passer à l'usinage sur les vieilles machines qu'il avait l'habitude de contrôler puisqu'il était employé d'usine depuis près de dix ans. Il était extrêmement nerveux – il pouvait tout gâcher s'il commettait la moindre erreur au cours du processus délicat qu'il allait opérer dans quelques heures – et ne répondit pas lorsqu'un collègue lui souhaita un bon week-end. Cela ne surprit pas l'homme, puisque 148 avait l'habitude d'être aussi taciturne, et il poursuivit son chemin vers les couloirs menant à la sortie, qui commençaient déjà à se

remplir d'employés fébriles à l'idée des deux jours de beau temps promis par le canal météo qui s'entameraient à compter du lendemain matin.

17:00

La cloche stridente retentit, aussitôt suivie des «Clac !» des deux horodateurs datant des années quarante qui entamaient le carton des cartes qui y étaient introduites. Le vacarme produit par le tour de l'employé 148 produisait tant de bruit qu'il n'entendait aucun des deux sons, dont l'un ayant une force de près de 95 décibels, suffisante pour couvrir la majorité des machines-outils. Cependant, la sienne était si vieille qu'elle ne comportait aucun des dispositifs visant à réduire les émissions sonores de l'appareil équipant ses équivalents plus modernes. Une autre raison expliquait également le fait que sa machine ait couvert le bruit de la sirène. À 16h15, soit précisément 45 minutes plus tôt, il avait commandé une hausse du régime du moteur qui faisait tourner la pièce à usiner autour de l'outil destiné au polissage intérieur, passant de la vitesse recommandée de 1200 révolutions par minute à 1800. Le moteur n'était pas conçu pour supporter une telle vitesse pendant tant de temps – il pouvait le faire pendant une dizaine de minutes seulement sans aucun danger – alors il provoquait un raffut épouvantable, mais comme ce poste de travail était reconnu comme une source de bruit élevé, personne ne se rendit compte des vingt décibels de plus que produisait à présent le moteur. 148 savait ce qu'il faisait en obligeant la machine à tourner à une telle vitesse, mais comme cela faisait partie de son plan, il ne cilla même pas lorsqu'un voyant rouge s'alluma sur son pupitre de commande indiquant que le moteur était en surchauffe. Encore cinq minutes à ce régime et celui-ci allait probablement provoquer suffisamment de chaleur pour faire fondre les gaines recouvrant les fils de 550 Volts triphasé qui alimentaient sa machine en courant électrique et provoquer un court-circuit qui allait soit faire fondre les fusibles du département et mettre hors-service cette section de l'usine jusqu'à ce qu'un électricien vienne inspecter le câblage et les différentes machines pour déterminer la cause de la panne, ce qui ne pourrait survenir avant le lendemain matin dans le meilleur des cas, ou encore provoquer un incendie dans les tréfonds de son équipement, ce qui allait provoquer la mise au rancart anticipée du vieux tour, qui allait de toute façon être remplacé dans un délai de deux ans par un autre moins ancien qui allait probablement

être acheté à une compagnie opérant dans le même secteur d'activité. 148 préférait la première option, parce qu'elle était la moins risquée pour lui – sa machine était vétuste et une défaillance était toujours possible – mais il pouvait également se défendre d'avoir laissé le tour rouler à une vitesse excessive si la deuxième option se présentait. Il avait en effet modifié les données du mode d'usinage de la pièce qui tournait sans cesse depuis une heure pour des chiffres un peu plus élevés que la normale. Son patron n'y verrait que du feu et il pourrait s'en sortir sans y laisser de plumes. Et il serait aussi débarrassé de ce vieil équipement qui provoquait chez lui de violents maux d'oreilles en dépit du casque antibruit qu'il portait en permanence et qui réduisait le bruit ambiant d'une quarantaine de décibels. Cependant, ce vieil équipement avait l'avantage de ne pas avoir de système d'arrêt d'urgence contrôlé par une puce électronique, donc il pouvait continuer à tourner même si sa température interne atteignait un seuil dangereux. Et c'était précisément ce que 148 avait besoin. Il devait être transféré à un autre appareil avant la fin de la soirée et c'était la seule solution pour y parvenir que d'endommager soit le réseau électrique qui lui fournissait le courant qu'il avait besoin, soit sa machine elle-même.

17:06:34

Le moteur était soumis à un régime une fois et demi plus élevé qu'en temps normal depuis 51 minutes et atteignait à présent une température interne de 144 degrés Celsius. Le système de refroidissement ne suffisait plus à abaisser sa température, qui montait alors inexorablement vers le seuil critique de 150 degrés, où le plastique constituant les gaines des trois fils électriques sous une tension de 550 Volts A.C. et du fil neutre commencerait théoriquement à fondre. Cependant, l'appareil était si vieux que la résistance thermique des fils avait commencé à décliner. Le fil de la phase 2 fut dénudé le premier et le plastique liquide coula sur les résistances chauffées à blanc servant à régulariser le flux de courant traversant le moteur, ce qui produit une fumée noirâtre qui s'échappa par les événements de ventilation. Par la suite, les fils de la phase 1 et du neutre furent fusionnés ensemble par la chaleur, qui acheva de consumer la gaine de protection des deux câbles. Quand les trois fils entrèrent en contact, la tendance naturelle du courant électrique à chercher le chemin le plus direct vers la mise à la terre entra en jeu et fit passer d'un coup une charge de plusieurs

milliers d'ampères directement à la terre pendant une fraction de seconde, le temps que l'antique fusible de plomb qui protégeait la machine contre la suralimentation ne fonde en même temps que ceux du panneau de distribution alimentant les onze machines du département, ce qui provoqua une panne qui passa presque inaperçue puisque seul le tour tournait à ce moment. Cependant, un message d'alerte apparut sur l'ordinateur du patron, qui s'apprêtait d'ailleurs à partir, indiquant que tout l'équipement de cette section de l'usine n'était plus opérationnel suite à une défaillance électrique. Le quinquagénaire décida d'aller immédiatement consulter la seule personne qui se trouvait sur les lieux et qui en savait peut-être la cause, l'employé numéro 148.

17:06:45

La pièce qui était en cours d'usinage s'immobilisa lentement dans le tour. L'employé 148 sut immédiatement ce qui venait de survenir. Tout s'était déroulé selon ses plans et il éprouva de la satisfaction. Il se tourna vers son pupitre de commande et tourna le sélecteur de vitesse du moteur pour le remettre à la vitesse recommandée de 1200 tours/minute afin de faire croire à une défaillance normale. Par la suite, il tritura plusieurs boutons afin de donner l'illusion à son patron qu'il savait sur le chemin du département de polissage qu'il cherchait la cause de la panne inopinée qui venait de se produire. Ce dernier arriva sur les lieux une minute plus tard et la première chose qu'il dit fut : «Qu'est-ce qui se passe ici ?»

- Je n'en sais rien, mentit 148. La machine s'est arrêtée d'un coup. Probablement un fusible qui a sauté.
- Oui, probablement. Vous pouvez laisser tomber le temps supplémentaire, si vous voulez mon avis. Je vais appeler un électricien demain pour qu'il vienne voir de quoi il en retourne.
- D'accord. Mais j'ai remarqué que les pièces s'empilaient dans les autres départements. Je pourrais peut-être leur donner un coup de main ?
- Si vous y tenez... C'est dommage que votre entraînement de tennis ait été annulé, n'est-ce pas ?, demanda le patron en évoquant la cause fictive invoquée par 148 pour

justifier son acceptation à faire du temps supplémentaire, lui qui n'en avait jamais fait auparavant.

- Effectivement, répondit celui-ci.

Son interlocuteur jeta un coup d'œil à sa montre, et, réalisant qu'il serait pris dans un bouchon de circulation de grande densité s'il restait plus longtemps, décida de mettre un terme à la conversation, qui ne pouvait d'ailleurs plus rien lui apporter puisque la défaillance semblait due à l'une de ces nombreuses pannes qui paralysaient quelques fois par année quelque secteur de son usine. Il faudrait qu'il songe à faire refaire au plus tôt l'installation électrique au complet s'il ne voulait pas qu'un incident plus grave ne se produise...

- Il faut que je parte. J'ai promis à ma femme que je serais là à temps pour le souper.
- Je comprends. Bon week-end !
- Merci, vous aussi.

L'homme tourna les talons et se dirigea vers les couloirs de sortie qui avaient, quelques minutes plus tôt, avaient été pris d'assaut par la quasi-totalité des travailleurs. 148 esquissa un sourire. Il n'avait jamais pensé avoir si peu de difficultés à mener à bien son projet. Tout s'était déroulé selon ses plans, même la panne qui avait été provoquée par sa propre machine. À présent, il avait la bénédiction du patron pour se promener impunément dans n'importe quel département et y utiliser l'équipement à ses propres fins, ce que l'homme ne saurait évidemment jamais.

Samedi 8 juin, 8 :30

«Assistez à la démolition du complexe Sanders ! Dimanche 9 juin, midi.», clamait une banderole apposée de travers sur l'un des deux édifices en ruine qui allaient être démolis dans un peu plus de vingt-quatre heures par un procédé d'implosion. Les artificiers étaient toujours à l'œuvre à l'intérieur des structures de béton abandonnées qui avaient été dépouillées de leurs aménagements intérieurs et extérieurs en vue de la démolition. Il valait toujours mieux éviter toute projection de débris quand on utilisait des explosifs pour produire l'affaissement d'édifices et c'était la raison pour laquelle les deux tours à bureaux

d'une trentaine d'étages chacune avaient été ainsi dénudées. De plus, chaque étage où se trouvaient des charges explosives avait été entouré d'une large bâche de plastique noire de quatre mètres de haut et qui en faisait le tour. Si tout se passait bien, le processus durerait environ cinq secondes pour chacun des édifices et chaque segment tomberait à sa place. Cependant, si un aléa survenait, des morceaux de béton pourraient être projetés en tous sens et les bâtiments fortement déstabilisés par la fracture de leurs poutres de soutien pourraient tomber de façon imprévue sur ceux avoisinant, ce qu'il valait mieux éviter. C'était pour cette raison que les équipes de techniciens vérifiaient chaque pain d'explosif pour s'assurer qu'un cordon d'alimentation et un détonateur équipait chacun d'entre eux. Par la suite, chaque fil était branché avec un retardateur, qui ne laissait pas passer de courant électrique avant le délai précis sur lequel il était réglé, qui se calculait en millisecondes, puis raccordé à un répartiteur, qui divisait le courant envoyé par le transmetteur de l'artificier en chef au moment voulu en autant de fois qu'il y avait d'explosifs qui y étaient raccordés. Ces deux étapes terminées, l'équipe passait à l'étage suivant. Tout devait être parfait. Il n'y aurait qu'une seule représentation et elle avait intérêt à se dérouler comme prévu.

Les ouvriers étaient si préoccupés par leur travail qu'ils ne virent pas 148 vêtu d'un complet de travail et d'un casque protecteur en tous points identiques à ceux qu'ils portaient eux-mêmes, à l'exception qu'ils étaient tous deux neufs et ne portaient aucun nom de compagnie œuvrant dans le domaine de la construction ou de la démolition à l'endos comme cela se fait habituellement entrer sur le site. Cela importait peu de toute façon. Il saurait bien se débarrasser de quiconque l'importunerait en lui répondant qu'il était mandaté par une compagnie avoisinante pour calculer les dommages que la démolition pourrait potentiellement causer à leur bâtiment. Personne n'en trouverait rien à redire. Et cela justifierait aussi la présence de la mallette en aluminium qu'il tenait à la main. Comme d'habitude, il avait tout prévu.

Un périmètre de sécurité avait été mis en place en prévision des deux implosions du lendemain. Il s'étendait dans un rayon d'une centaine de mètres à partir de chaque édifice et encerclait plusieurs autres bâtiments commerciaux. Ainsi, on pouvait s'assurer que personne ne s'y trouverait lorsque la mise à feu des explosifs aurait lieu, donc que toute

projection éventuelle de fragments de béton ne provoquerait rien de plus que quelques vitres cassées. Cela avait peu de chances de survenir étant donné les mesures prises par les artificiers pour isoler les étages concernés par les explosions des charges, mais tout était possible lors de l'écroulement des structures et il était capital de ne faire aucun blessé parmi les civils qui allaient se trouver dans les environs. Ce périmètre laissait six tours à bureaux complètement vides et qui allaient le rester pour les deux jours à venir. 148 avait choisi l'une d'entre-elles pour y établir ses quartiers généraux. Ses critères, qu'il entendait bien respecter à la lettre, avait quelque peu limité son choix. Il voulait un édifice d'où il aurait une vue la plus parfaite possible de la foule qui assisterait le lendemain à la démolition des édifices et où on ne pourrait le voir. Son choix s'était porté sur une tour de la même taille que les jumelles du complexe Sanders et qui possédait des fenêtres ayant été teintées pour posséder les mêmes caractéristiques que les vitres sans tain utilisées dans les postes de police, par exemple, soit d'offrir à peu de choses près une visibilité parfaite d'un côté et de l'autre un effet de miroir, ce qui empêchait à quiconque de voir ce qui s'y passerait le lendemain, ni de qui se trouvait dans le bureau du quinzième étage où il rassemblait peu à peu son matériel. Pour l'instant, on y trouvait que son ordinateur portable, mais l'inventaire grossirait au fur et à mesure où il amènerait son équipement dans sa mallette d'aluminium achetée exprès pour l'occasion.

12 :10 :00

À présent que tout son matériel avait été transporté dans le bureau d'où il procéderait le lendemain, 148 ne put résister à aller dîner au même endroit que les artificiers. Il descendit donc dans la rue, où une chaleur intense régnait en comparaison de la fraîcheur de l'édifice climatisé et trouva sans peine l'équipe d'une quinzaine d'hommes dans une gargote située à quelques pas du périmètre délimité par de longs rubans jaunes posés perpendiculairement au sens de la rue où s'étalaient les mots «Danger d'explosion ! Ne pas traverser cette ligne !» en caractères noirs. L'expression «Danger d'explosion !» le fit sourire. Quoi de plus normal en effet pour une démolition que des explosions ?

Dans le restaurant, il faisait encore plus chaud que dans la rue. Cela était dû à la proximité des cuisines et également du fait que nulle part ne se voyait un quelconque climatiseur ou du moins un ventilateur, alors qu'une agréable brise soufflait à l'extérieur. Les techniciens étaient tous assis au comptoir et une assiette était posée devant chacun d'eux. Son contenu était sensiblement le même : un hamburger ou un cheeseburger dont le centre extérieur du pain était noirci par une cuisson excessive, une généreuse portion de frites saturées d'huile de cuisson, un maigre quart de concombre mariné et une petite portion de salade de chou servie dans un contenant de papier. Les hommes semblaient habitués à ce type de restauration rapide car personne ne donnait d'opinion sur la nourriture et l'engloutissait comme si de rien n'était. 148 lança un : «Dure journée ?», auquel un employé répondit aussitôt : «Oui, ces types du complexe Sanders me rendent fou.». Le commentaire fut approuvé par l'ensemble des ouvriers par un grognement. On jeta un œil au nouveau venu. Les yeux reconnurent le bleu de travail. C'était assurément un des leurs ou il travaillait du moins dans le même secteur d'activité qu'eux. L'employé qui lui avait répondu demanda : «Et toi ?», qui sonna davantage comme un «Pis toé ?» typiquement québécois. «Où c'é qu'tu travailles ?» 148 s'assit également au comptoir.

- Sur le Sanders, comme vous autres.
- C'est bizarre, on t'a pas vu, répliqua un autre.
- Je travaille pour une compagnie qui est proche. Ils veulent que j'inspecte le secteur pour voir ce qui pourrait se briser demain sur leur building.
- Quoi, y pensent-tu qu'on fait d'là scrap comme job ?
- Oh non ! C'est juste pour les assurances.
- Tu travailles pour une compagnie d'assurances ?
- Non, ch'uis consultant. On m'appelle pour que je fasse mon rapport pis après je les revois plus.
- Tu travailles pour qui d'abord ? demanda un grand gaillard dont on devinait les muscles sous sa combinaison de jeans.

- La... Victoria Chemicals, déclara-t-il, se souvenant du nom de la compagnie où il avait installé tout son matériel. Il se félicita ensuite mentalement de l'avoir mémorisé plus tôt.
- La Victoria ? Ecoute, tu leur diras qu'avec les toiles de poly qu'on utilise, ils ont pas à se faire de mauvais sang pour leurs belles tites f'nêtres.
- J'avais remarqué et c'est déjà inscrit dans mon rapport. S'ils ont un bris, les chances sont grandes pour que ce soit quelqu'un en manque d'émotions fortes qui aura lancé une roche.
- Ouais, c'est ça ! s'esclaffa l'employé qui lui avait parlé le premier. Ecoute, si ça te tente de venir voir ça par en dedans, passe quand tu veux, mais avant demain midi par exemple ! Tu vas voir tout ce que t'as besoin. Faudrait juste que tu me donne ton nom pour que j'avertisse le gardien à' gate.

148 se retint d'éclater de rire. Il était déjà passé cinq fois devant le surveillant et celui-ci ne lui avait jamais posé aucune question.

- Jim Roberts, mentit-il.
- Parfait, Jim. J'espère que tu vas venir voir ça avec tout le monde demain en tous cas !
- Tu peux être sûr. Je me suis trouvé un spot où je pense qu'il y aura pas grand'monde.
- Pis c'est où ça ?
- Si je te le dis, ça dérougira pas demain ! blagua-t-il.

De toute façon, faut rester proche du chantier. Le foreman nous a demandé de pas être loin au cas où de quoi fonctionnerait pas comme y faut. Je te demandais ça de même parce que les seules bonnes places où il y aura pas personne sont de l'autre bord de la ligne... Faudrait pas que tu pognes un ticket !

Pas de danger, j'ai eu l'autorisation. De toute façon, je vais être assez loin pour pas que ce soit dangereux.

Je l'espère ben pour toé ! Ce serait plate que le building de la Victoria ait pas une scratch su' ses vitres pis qu'on soit obligé de t'évacuer sur une chaise roulante !

148 rit du sarcasme et commanda une assiette similaire à celle des artificiers. La discussion s'orienta ensuite sur des sujets plus généraux. Pendant qu'ils discutaient sports, actualité et voitures, il réfléchit à la proposition que lui avait fait l'ouvrier de visiter le chantier de démolition. L'idée était flatteuse et il se promit d'aller faire un tour vers la fin de l'après-midi. Aussi, il serait connu de l'ensemble des employés et personne ne pourrait plus s'étonner de le voir passer sans cesse, sa mallette d'aluminium à la main, vers l'édifice de la Victoria Chemicals.

15:25

La main de 148 se promena le long de la charge explosive enveloppée d'une feuille de cuivre et qui était pliée à un angle droit le long d'une poutrelle d'acier, qui commençait à manifester des signes d'usure. Ce type d'explosif se nommait une charge linéaire. Au moment voulu, l'explosion allait être concentrée par le métal vers l'hypoténuse du triangle rectangle isocèle formé par les deux côtés de la poutre pour la trancher net, aussi certainement qu'une lame pourrait le faire. En considérant la taille imposante du pilier, soit près de trente centimètres de côté, il trouva l'explosif extrêmement puissant pour sa taille, qui était le dixième de celle de sa cible. Il aurait bien aimé savoir cela auparavant. Cela lui aurait épargné bien des soucis.

En passant devant un répartiteur, il s'étonna de trouver quelques prises où ne se raccordait aucun fil. L'artificier lui expliqua que cela pouvait servir à connecter quelques charges supplémentaires au cas où le contremaître estimerait que ceux déjà présentes ne suffiraient pas à la tâche. Cela s'inscrivit dans sa mémoire et il se promit d'utiliser cette chance qui se présentait à lui pour obtenir un déclencheur qui serait parfaitement synchronisé avec le reste de l'explosion. Il réalisa alors qu'il n'aurait pas besoin d'installer une cellule photoélectrique en face de l'un des deux édifices voués à la démolition comme il l'avait prévu pour que sa propre pyrotechnie soit lancée au même moment que la première explosion. Cela allait faciliter encore plus sa tâche puisqu'il n'aurait pas à quitter l'édifice de la Victoria Chemicals plus d'une fois au cours de la soirée.

15 :50

Quand sa visite se termina, 148 fut présenté au gardien de sécurité sous le pseudonyme qu'il avait fourni à l'ouvrier. L'homme ne le reconnut pas et le contraire aurait été bien étonnant. Il se fondait si bien dans la masse de travailleurs qui arpentait le site depuis des semaines avec son bleu de travail et son casque protecteur que même le contremaître des artificiers, à qui on l'avait présenté quelques minutes plus tôt, avait dû reconnaître qu'il ne l'avait pas remarqué depuis le début de la matinée, où il avait entamé la rédaction de son «rapport» et son inspection des lieux, sa mallette dans une main, allant et venant sans cesse entre le stationnement et la Victoria. 148 était un véritable caméléon et il le savait bien. Personne ne saurait jamais rien à son sujet et personne ne s'inquiéterait pas non plus de le voir soudainement disparaître du paysage, puisqu'il avait dit aux techniciens qu'il allait quitter les lieux sitôt le processus de démolition achevé et la constatation des dommages s'il y avait lieu. Le second terme était faux, bien sûr, puisqu'il se foutait totalement de l'état de l'édifice après les explosions, tant qu'il pouvait encore en sortir et se mêler aux badauds. Si des dommages avaient vraiment lieu sur la tour à bureaux et que quelqu'un allait poser des questions à des responsables de la Victoria Chemicals pour finalement découvrir que sa présence n'était pas justifiée, la police aurait beaucoup de difficulté à le retracer puisque le nom qui serait donné aux enquêteurs se révélerait faux ou encore ferait condamner un innocent à sa place. Cela le fit sourire.

Le gardien trouva cette attitude étrange et en demanda la raison. 148 s'excusa d'avoir été distrait et improvisa une justification. Il déclara qu'il trouvait plutôt cocasse le fait que ces tours aient nécessité près de quatre ans pour être construites alors qu'il faudrait une dizaine de secondes le lendemain pour ruiner à jamais le travail des ouvriers qui les avaient érigées. L'artificier qui l'accompagnait déclara alors qu'il éprouvait le même sentiment quand il avait à détruire ainsi des édifices et qu'il se rassurait en se disant que son emploi aurait pu être pire. «Il y en a pour qui tuer fait partie de la routine. Je me verrais mal détruire une vie humaine qui a pris plusieurs dizaines d'années à construire, si je peux dire ça, et qui a une âme alors que le béton et l'acier n'en ont pas.»

Cette réflexion plutôt philosophique laissa 148 songeur. Cependant, il se ressaisit en se disant qu'il lui restait du pain sur la planche. Il remercia l'ouvrier pour la visite guidée du complexe et retourna dans l'édifice de la Victoria Chemicals.

17:00

La sirène annonçant la fin du quart de travail retentit à travers le chantier. 148 l'estima beaucoup plus puissante que celle utilisée à sa compagnie – il n'aurait eu aucune difficulté à l'entendre la veille même avec son tour qui produisait 120 décibels si celle-ci avait été utilisée à l'usine – puisqu'il l'entendit avec la même clarté que les ouvriers des firmes de démolition qui travaillaient directement sur les lieux même s'il se trouvait une cinquantaine de mètres plus loin, au quinzième étage de l'édifice de la Victoria Chemicals derrière des fenêtres qui devaient mesurer dans les cinq centimètres d'épaisseur. En songeant ainsi à son véritable emploi, il sourit. Il s'estimait énormément chanceux d'avoir pu mettre la touche finale à son projet la veille au soir sans avoir à acheter de l'équipement supplémentaire et sans éveiller les soupçons. Il repensa à cela un instant et réalisa que la chance n'avait rien à voir avec le succès de son opération. Il était talentueux. C'est ça. Il avait su mettre son talent à profit pour obtenir l'autorisation d'utiliser d'autres machines que celle qui lui était assignée depuis son entrée au service de cette entreprise dix ans plus tôt, qui plus est à un moment où il ne travaillait habituellement pas et tout cela sans se faire poser aucune question par quiconque. À vrai dire, il n'aurait pas pu se faire questionner par personne ce soir-là puisqu'il ne restait qu'une autre employée à partager les locaux de mille cinq cent mètres carrés avec lui et celle-ci était en charge de l'entretien des bureaux exécutifs à l'avant de l'entreprise et ne pouvait pas par le fait même savoir à quelle machine il devait se trouver et lesquelles non. Pour elle, sans doute, un machiniste était un machiniste et pouvait de facto utiliser la machine-outil qui lui plaisait et ce même à vingt heures du soir lorsqu'il n'y avait pas eu de quart horaire de nuit depuis près de cinq ans dans cette entreprise. Il faut aussi dire que sa déficience mentale légère avait dû aider au fait qu'elle n'ait eu aucun soupçon à voir 148 travailler si tard...

Peu à peu, le stationnement temporaire de gravier se vida de la quarantaine de voitures qu'il contenait. Les deux seuls véhicules qui y demeurèrent furent la camionnette Ford de 148 –

un autre moyen de passer inaperçu parmi les ouvriers était d'avoir sensiblement le même véhicule qu'eux – et la Camry qu'il croyait appartenir au gardien de faction toute la nuit. Il prit une paire de jumelles sur son bureau et regarda en direction de la guérite. Son instinct ne l'avait pas trompé, un surveillant se trouvait bien dans le petit bâtiment de contre-plaqué recouvert de déclin de vinyle blanc.

Estimant qu'il s'agissait du bon moment pour agir, il empoigna sa mallette dans une main et dévala en trombe les escaliers de la tour Victoria Chemicals au lieu de prendre l'ascenseur. Il voulait avoir l'apparence de quelqu'un qui venait de courir des centaines de mètres comme un défoncé pour arriver à temps, alors quoi de mieux que dévaler 30 rangées d'escaliers pour être en nage ?

17:10

148 avait à présent les cheveux luisants de sueur et son bleu de travail arborait une grande tache à l'arrière, ce qui indiquait qu'il venait de faire un effort physique assez intense. Il sortit de l'édifice par une sortie latérale et se dirigea vers l'entrée du chantier en courant. Le gardien fut un peu surpris de le voir arriver ainsi devant sa guérite, mais l'explication qu'on lui fournit suffit amplement. Haletant, 148 prononça au prix de ce qui semblait être un effort considérable : « Est-ce que... Foreman... Toujours là ? J'suis un inspecteur... Oublié vérification tout à l'heure... » Il exagérait, bien sûr, mais il avait cependant réellement les poumons en feu. Il n'était plus habitué à courir ainsi – il n'était pas aller s'entraîner depuis des années – et devait payer le prix de sa négligence, mais c'était un moindre mal quand il pensait au plan qu'il était parvenu à mettre au point. Un sentiment de fierté l'envahit alors et le flot d'adrénaline qui se déversa dans ses veines lui permit de retrouver une respiration à peu près normale.

- Non, désolé monsieur, il est parti depuis quelques minutes. Vous l'avez raté de peu.
- C'est que... Je suis chargé d'inspecter le chantier et les environs pour déterminer les risques de dommages éventuels à l'édifice de mes employeurs lors de la démolition des tours demain.
- Et vous êtes ?

- Jim... Roberts. Je suis passé tout à l'heure.

Le gardien consulta le registre que son collègue avait rempli avant son départ.

- Ah oui... Que devez-vous faire au juste ?
- Les toiles. Je dois vérifier la tension des câbles qui les retiennent pour m'assurer qu'elles tiendront le coup.
- Et vous avez oublié de le faire lors de votre inspection de cet après-midi ?
- Il y avait des équipes d'artificiers qui travaillaient à la pose de charges supplémentaires dans certains secteurs, donc je n'ai pas pu y avoir accès.
- C'est étrange, on ne m'en a pas informé.
- Ah non ? Ecoutez, c'est important, c'est pour ça que je dois vérifier s'il n'y aura pas trop de projections supplémentaires dues aux nouveaux explosifs.
- Très bien. Combien de temps pensez-vous rester sur le site ?
- Dix ou quinze minutes.
- Très bien, allez-y.

148 remercia le gardien et pénétra dans l'enceinte délimitée par des cordeaux de sécurité similaires à ceux qui barraient la rue cent mètres plus loin. Il se dirigeait vers la tour nord d'un pas rapide puisqu'il devait perdre le moins de temps possible tant le travail qu'il s'apprêtait à effectuer allait lui prendre tout le temps dont il disposerait avant de commencer à éveiller les soupçons du gardien. Ce n'était pas une opération très complexe, mais elle était plutôt longue. Il allait raccorder trois transmetteurs aux connecteurs vides de trois répartiteurs réglés sur une phase différente du processus d'implosion et il devait pour cela installer pour chacun une longueur de fil comprise entre quinze et vingt mètres qui devait être le moins visible possible. Il grimpa les escaliers de béton trois par trois et, rendu au septième étage où se trouvaient les premiers blocs de charge, il activa le chronomètre de la montre digitale qu'il portait au poignet et murmura «Top chrono.».

Tous les transmetteurs étaient opérationnels. Leur installation avait demandé trois minutes de plus en raison d'un fil défectueux, mais le problème avait été réglé et 148 était ressorti du complexe précisément 19 minutes après y être entré. Le gardien l'avait salué d'un hochement de tête et ne lui avait posé aucune question. À présent, il était retourné dans le bureau du quinzième étage et il allait y rester sans interruption jusqu'au lendemain vers midi cinq. Tous les éléments extérieurs dont il avait besoin étaient en place et prêts à fonctionner. Satisfait, il s'accorda une pause pour manger une petite collation achetée aux distributeurs de la cantine du bâtiment et entama par la suite une autre étape, qui serait étonnamment facile en comparaison des précédentes mais qui était tout aussi essentielle.

Dans son matériel se trouvait un taille-vitres à roulette tranchante conventionnel, un peu comme on en trouve dans les quincailleries de tout le pays, ainsi qu'une ventouse d'application industrielle qu'il avait obtenu dans le magasin de la compagnie où il travaillait. Il s'était demandé à quoi un pareil instrument pouvait bien servir dans une telle entreprise, mais il n'avait pas hésité un instant quand il l'avait vu sur le bureau du préposé. C'était exactement ce qu'il lui fallait. La capsule de caoutchouc était par ailleurs munie d'un petit levier permettant d'en ajuster le degré de compression et ainsi l'adhérence sur le matériau, donc elle était parfaite pour l'usage qu'il projetait en faire, soit découper une section de verre sans attirer les soupçons.

148 écrasa la ventouse sur une section de la vitre centrale du bureau qu'il occupait et qu'il avait préalablement marquée avec un crayon à encre noire permanente. Un cercle de quinze centimètres de diamètre dessiné à environ un mètre et demie du sol sur le verre représentait la portion de la fenêtre qu'il enlèverait pour être certain que les résultats de son opération soient à la hauteur de ses espérances. Pour ce faire, il prit le coupe-verre et en attacha le manche à un bout de ficelle, qu'il noua à son tour à l'axe centrale de la ventouse. En exerçant de la pression sur l'outil, il fit trois fois le tour du cercle, qu'il découpait d'ailleurs très exactement en raison de la ficelle, qui était de la même longueur que le rayon de la section de verre qu'il projetait de retirer. Une fois la coupe terminée, il donna quelques secousses à la ventouse et le verre, fragilisé, céda sous la pression. La deuxième fenêtre du

bureau 1543 de l'édifice de la Victoria Chemicals avait à présent un trou de 150 centimètres carrés foré en plein milieu et personne n'aurait pas vraiment le loisir de s'en rendre compte avant le lendemain midi. En effet, pour dissimuler la perforation, 148 y inséra une section de tube creux qui en épousait parfaitement la forme et qui était refermé à l'une de ses extrémités par une mince feuille de bronze, destinée à recréer l'effet de miroir donné à la section extérieure des fenêtres de l'édifice. Le cylindre en question mesurait une vingtaine de centimètres de long et sa paroi était constituée d'une feuille d'aluminium qui avait été enroulée autour d'un axe et soudée. La légèreté causée par le matériau employé avait aussi l'avantage d'en augmenter la stabilité et il ne fut fixé qu'avec la ventouse et une petite cordelette de Nylon.

19 :30

148 venait d'achever l'assemblage d'un long tube d'acier de cinq centimètres de diamètre et de un mètre de longueur. Il avait été construit à partir de quatre sections de vingt-cinq centimètres chacune qui possédaient une extrémité filetée à l'extérieur et une autre qui l'était à l'intérieur. Seules l'une des deux extrémités du tube ne possédait pas de filetage. Elle avait plutôt été perforée sur toute sa longueur et les trous étaient disposés en ligne droite et à intervalle régulier. Deux crans avaient été soudés sur le sommet et semblaient servir à verrouiller un dispositif quelconque en place. Celui-ci fut ajouté quelques minutes après qu'une vérification intensive ait démontré qu'aucun interstice ne se trouvait aux points de raccordement. Comme il s'agissait de la première fois qu'il opérait ainsi l'assemblage final, tout aurait pu survenir. Par précaution, il avait usiné des sections de tuyau supplémentaires dans le cas où l'une de ceux utilisées aurait présenté quelque défaut de fabrication, mais il n'en eut pas besoin. Tout était encore une fois parfait.

Le dispositif ajouté au tube était de forme cylindrique et était environ deux fois plus large que celui sur lequel il s'imbriquait. Il avait été perforé à l'intérieur pour correspondre avec les trous de la section numéro quatre du cylindre et avait été moulé si précisément par 148 que celui-ci dut en chauffer une petite section au pistolet à souder électrique pour parvenir à l'y insérer. En refroidissant, la petite dilatation du métal qu'il avait provoqué par l'usage de la chaleur intense allait se contracter et sceller les deux portions de tuyau ensemble.

Lorsqu'il souleva le tout, il fut surpris de constater à quel point c'était léger. Il avait fait un travail si irréprochable qu'il pouvait prétendre pouvoir rivaliser avec les experts en la matière. Il aurait bien aimé pouvoir s'en servir une deuxième fois après ce qui allait survenir le lendemain, mais il serait bien obligé de détruire son œuvre d'art s'il voulait éliminer toute preuve incriminante.

19 : 45

L'invention de 148 était installée et presque prête à servir. Le tube attaché à la fenêtre avait été appuyé solidement au sol grâce à un manche télescopique qui reposait sur une petite plaque d'acier. Par la suite, l'embout fixé au tuyau d'un mètre de longueur y avait été inséré et retenu en place par un disque de caoutchouc flexible et extensible fixé sur les deux pièces d'aluminium. Le plus long tube pouvait alors décrire une rotation complète à l'intérieur du plus court, ce qui était une propriété essentielle que cette partie de l'invention devait posséder avant que 148 ne puisse envisager l'étape suivante, qui consistait à assembler le module terminal, pourvu d'une articulation en forme de sphère, puisque le tout devait éventuellement être attaché à un support mobile qui pourrait le faire tourner et exercer des translations verticales.

22 :23 :47

La clé à douilles de 148 émit un dernier cliquètement. Tout était achevé et relié à son ordinateur par le biais d'un câble série, semblable à celui utilisé pour télécharger des données depuis un PC vers un ordinateur de poche. Le canon, puisqu'il fallait bien appeler par son nom réel le plus long tube, était raccordé au module de mise à feu et leur jonction avait été scellée par le même moyen qui avait servi lors de la pose de la section qu'il se plaisait à appeler «silencieux», qui allait d'ailleurs, comme son nom l'indique, servir à atténuer les détonations que son arme artisanale allait produire quand il ferait feu. Ses projectiles, qu'il avait également fabriqués lui-même, étaient posés à même le sol à côté du support mobile. Au moment voulu, il les insérerait dans une cartouche de fabrication fort simple, qui consistait en un rectangle d'acier d'une cinquantaine de centimètres de hauteur, et ceux-ci tomberaient dans le canon sitôt que celui qui les précédait aurait été lancé.

L'arme, qui semblait primaire à première vue, était cependant on ne peut plus létale et remplirait très certainement son office. En effet, la gravité aidant, ses «balles» chuteraient de quinze étages vers les badauds qui assisteraient à la démolition des tours Sanders et leur force de propulsion serait ainsi décuplée par leur chute. Leur poids avait été d'ailleurs été soigneusement calculé pour obtenir le degré de dommages qu'il désirait selon plusieurs calculs fort complexes à exécuter pour un profane, mais comme il travaillait pour une compagnie qui fabriquait des armes de chasse à la chaîne, il possédait quelques connaissances supplémentaires dans le domaine et cela n'avait pas nui.

23 :30

Le logiciel de contrôle qu'il avait conçu expressément pour son arme avait une faille. Lors de tests préliminaires, il n'était pas parvenu à faire décrire au canon une rotation complète sur son axe horizontal. Comme il avait le code source avec lui, il répara la fonction défectueuse en quelques minutes, puis recompila le logiciel afin que son ordinateur puisse le décoder. Cette fois, tout fonctionna comme prévu. Il espéra que rien d'autre ne viendrait perturber sa petite opération le lendemain, puisque à l'instar des artificiers, il n'avait qu'une seule chance et aucune anicroche ne devait survenir sans quoi tout serait compromis.

Tout semblait être en ordre, alors il décida de prendre un peu de repos. Cela faisait en effet plus de 36 heures qu'il n'avait pas fermé un œil. Il régla son ordinateur pour que celui-ci démarre une alerte sonore en boucle dans 10 heures et se coucha par terre. La nervosité l'empêcha de s'endormir tout de suite, mais la satisfaction de savoir que son œuvre serait vraisemblablement accomplie dans les heures qui suivraient l'aida à trouver le sommeil. Il avait cependant oublié un détail : éteindre l'éclairage au néon de la pièce.

Dimanche 9 juin, 9 :10

2 heures 50 avant l'implosion

Le compte à rebours de trois heures précédant la destruction de l'édifice avait été entamé précisément dix minutes plus tôt. Les artificiers travaillaient à l'étape la plus risquée du processus d'installation des explosifs, soit la mise en place des différents récepteurs qui allaient le moment voulu lancer une charge électrique de quelques centaines de volts à

travers le réseau dense de fils qui encerclait à présent trois étages dans chacune des tours. Par précaution, le transmetteur du contremaître n'était pas encore alimenté par le courant, donc seul un court-circuit causé par une erreur humaine pouvait faire exploser les charges plus tôt que prévu et tuer tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Les travailleurs œuvraient donc avec la plus grande précaution sur le branchement au réseau municipal d'électricité et n'activaient le circuit qu'au moment où un test avait prouvé que chaque fil était bien raccordé à la borne prévue. Tout se passa dans l'ordre et à 9 :34 fut lancé l'ordre d'évacuation des deux structures de béton. À présent, la télécommande servant à lancer toutes les phases de la démolition comportait des piles et une simple pression d'un bouton pouvait tout lancer.

148, qui avait tenté tant bien que mal de suivre le procédé à travers ses lunettes d'approche, ne s'imagina pas si près de réussir ce qu'il avait mis des mois à préparer, voire des années, puisque l'idée lui était venue un matin d'automne pluvieux deux ans plus tôt. Il était seul, dans la minuscule cuisine de son appartement, et mettait du café dans son percolateur quand il avait eu un brusque flash. L'idée, qu'il trouvait plutôt stupide, était restée dans un coin de son cerveau pendant l'année et demi qui avait suivi, mais elle était revenue six mois auparavant et il s'était convaincu de s'embarquer dans une entreprise aussi risquée. Comme il travaillait dans une fabrique de carabines destinées à la chasse, il lui avait été plutôt facile de trouver de la documentation, voire même des plans, sur le type d'arme qui l'intéressait, qui se situait à mi-chemin entre le canon et le pistolet. Par la suite, il était parvenu à obtenir des tuyaux d'aluminium auprès d'une entreprise spécialisée en métallurgie selon les dimensions qu'il désirait et des explosifs à détonation rapide en guise de propulseur pour ses projectiles. Deux jours plus tôt, il avait soigneusement poli l'intérieur du tube principal, découpé celui-ci en plusieurs sections puis fileté chacune des extrémités lors de son temps supplémentaire où le travail qu'il avait accompli lui profitait davantage qu'à son patron. Si celui-ci se rendait compte qu'aucune pièce n'avait été usinée pendant les quatre heures où 148 avait été présent – si jamais il s'en rendait compte, puisqu'il était plutôt négligeant sur l'évaluation des résultats de production de ses employés – ce dernier prétendrait qu'il ne s'était pas senti à l'aise avec l'équipement sur lequel il avait tenté d'opérer une tâche et qu'il avait par la suite décidé de partir plus tôt que prévu au lieu de prendre le risque

d'endommager une pièce. Tout cela était des mensonges puisqu'il était confiant sur n'importe quel instrument utilisé dans l'usine, mais encore une fois le directeur n'en saurait jamais un mot.

10 :30

1 heure 30 avant l'implosion

Comme il n'y aurait pas d'heure de dîner allouée aux ouvriers cette journée-là, on les autorisa à quitter le chantier pour aller manger un morceau pendant une demi-heure. 148 avait vu le groupe partir vers le petit restaurant où il les avait rencontrés la veille. Il décida d'y retourner puisque cela contribuerait à rendre encore plus crédible le personnage de consultant en matière de dommages aux édifices auprès des ouvriers en leur montrant qu'il était bien encore sur les lieux comme il le leur avait certifié et également parce que sa collation à base de chips de la soirée précédente semblait bien loin et qu'il préférait la cuisine fade de la gargote du coin que de retourner aux distributeurs.

Quelque chose semblait avoir changé dans le restaurant. 148 chassa cette pensée de son esprit. C'était absurde : les artificiers étaient assis au même endroit qu'à sa visite précédente, la serveuse était la même et il n'y avait pas plus de clients qu'à l'accoutumée. Pourtant, il avait l'impression étrange d'être observé. Il fit un examen rapide de la salle des yeux puis, rassuré, s'assit au comptoir. Le technicien qui l'avait invité la veille à visiter le chantier le salua : «Hey ! M. Roberts qui nous rend visite ! Comment ça va avec ton rapport ?»

- Bien. J'ai presque fini. Et vous ?
- Nous aussi. Il reste une heure et demie avant le feu d'artifice et tout est en place. C'est pour ça qu'on est ici d'ailleurs. Tant qu'à rien faire...
- C'est une idée...
- Si je peux me permettre un conseil, viens pas trop près du chantier. Ça peut être risqué.
- Pourquoi ?

- La télécommande du foreman est branchée ! Si quelqu'un appuie sur un bouton par erreur... Bang !

148 s'imagina qu'une telle chose survienne. Cela ruinerait à coup sûr son plan. Au lieu de commander un repas complet comme il l'avait prévu, il prit plutôt un café qu'il but rapidement. Ensuite, il prétendit devoir retourner terminer son rapport, puis prit congé de l'équipe des artificiers.

11 :15

45 minutes avant l'implosion

Les badauds avait déjà commencé à envahir le boulevard d'où l'on avait la meilleure vue du complexe tout en étant à l'extérieur du périmètre. Une centaine de personnes, pour la plupart des anciens travailleurs de l'entreprise Sanders, qui avait fermé ses portes cinq ans auparavant et dont les édifices allaient être rasés pour faire place à une superstructure de 60 étages à la fine pointe de la technologie sitôt les débris évacués, prenaient place derrière le cordeau jaune de sécurité. Il y avait suffisamment de gens pour commencer l'étape de programmation des cibles, mais 148 décida d'attendre encore un peu pour être certain qu'un mouvement de foule inopiné ne l'obligerait pas à redéfinir chacune des coordonnées à atteindre.

La majorité de la population avait de l'intérêt pour ce genre d'événement et les magnats de l'information le savaient bien. C'est pourquoi les médias étaient sur les lieux et leurs cameraman braquaient leurs objectifs sur les squelettes de béton. Il n'y avait aucun camion avec liaison satellite sur le site, seulement de petites fourgonnettes identifiées au sigle de la station qui les possédait. En effet, comme cette nouvelle n'était pas de premier ordre, on pouvait se permettre de diffuser en différé et ainsi conserver les véhicules munis de transmetteurs à micro-ondes pour des reportages plus urgents. Si tout se passait comme prévu, cela allait le devenir. Mais cela bien sûr personne ne le savait encore.

11 :30*30 minutes avant l'implosion*

À présent, plus personne ne pouvait empêcher le cours des événements. Les cibles du canon avaient été entrées dans le logiciel de contrôle et celui-ci allait être déclenché par les transmetteurs qui étaient raccordés depuis la veille sur les mêmes répartiteurs qui enverraient le courant aux explosifs. 148 avait eu beaucoup plus de difficultés à choisir ses victimes qu'il ne l'aurait cru. Qui sacrifier ? Le vieillard qui devait s'appuyer sur une canne pour se déplacer ou la jeune femme blonde au sourire charmeur ? Le jeune garçon qui trépignait d'impatience ou un des agents de sécurité ? Il avait tellement le choix des victimes... Tous étaient des pions pour lui et il n'hésitait pas à régler son arme sur eux, mais il ne savait pas qui choisir. Finalement, il avait opté pour une méthode aléatoire en choisissant la personne sur qui il allait immobiliser ses jumelles et chacun avait ainsi la chance de recevoir un des projectiles de béton d'où saillait généralement une tige d'ancrage en acier à demi rouillée dans la cage thoracique ou dans les jambes.

11 :50*Dix minutes avant l'implosion*

148 amena le pointeur de la souris sur le bouton «Activer le programme» et cliqua. Le lancement du processus dépendait à présent du déclenchement des explosifs de la tour Nord du complexe Sanders et peu importe ce qui allait arriver, huit personnes seraient tuées dans exactement 10 minutes par des projectiles conçus expressément pour ressembler à des débris provenant de l'explosion. Pour corroborer la thèse d'un accident, quatre projectiles supplémentaires allaient être lancés sur les édifices avoisinants à des hauteurs comprises entre 1 et 6 mètres du sol pour simuler des projections circulaires. Cette fois, tout était véritablement en place et 148 serait enfin vengé du sombre individu qui avait ruiné sa vie 15 ans auparavant et qui possédait maintenant la compagnie de démolition qui s'appêtait à détruire les deux édifices. À son tour de payer.

Cinq minutes avant l'implosion

Le contremaître des artificiers regarda sa montre. Plus que cinq minutes et quatre ans de travail ardu seraient sacrifiées par sa faute. Mais bon, il était payé pour ça.

Mélanie Desrosiers, 17 ans, se trouvait aux premières loges, derrière le cordon de sécurité parmi la foule qui assisterait à la démolition. D'ordinaire, ce type d'événement ne l'intéressait pas du tout et elle trouvait cela plutôt stupide de se déplacer pour voir du béton voler en éclats, mais cette fois elle se trouvait dans le quartier et s'apprêtait à aller manger dans un restaurant qui se trouvait de l'autre côté du périmètre de sécurité en compagnie d'un de ses amis quand elle avait décidé de rester et attendre que la police retire enfin l'interdiction de circuler. D'après un agent qu'elle avait consulté, cela aurait lieu quelques minutes après que le dernier édifice ne se soit effondré. Au lieu de faire un détour de quelques centaines de mètres, elle avait décidé de profiter du spectacle. Après tout, elle pourrait toujours se justifier en disant qu'elle n'était pas venue expressément pour ça auprès de son copain, qui devait l'attendre depuis quelques minutes. Sans le savoir, elle s'était placée en troisième place dans l'ordre de lancement du logiciel de 148 et qu'à moins d'un miracle, son corps magnifique qui rendait jalouses toutes les autres filles de son école secondaire allait voler en éclats quand le projectile de béton allait l'atteindre à près de 500 kilomètres à l'heure. Il lui restait 5 minutes à vivre - ou 300 secondes – et l'une d'elles était déjà entamée. Tic tac !

- Est-ce que toutes les sections sont opérationnelles ? lança le contremaître.
- Elles le sont, assura son adjoint.
- Lancez le compte à rebours.

Pour sa part, Michel Lalonde, 72 ans, était venu comme la majorité des gens présents sur le site pour voir l'édifice où il avait passé 8 heures par jour durant quarante années de sa vie être démolie. Cela lui faisait un pincement au cœur de voir ainsi la tour Sud, où se trouvait jadis son bureau, être bourrée d'explosifs qui seraient mis à feu dans moins de cinq minutes. Fait étonnant, celle-ci allait vraisemblablement lui survivre de quelques secondes puisqu'il

était cinquième dans la liste impitoyable du logiciel contrôlant le canon. Si tout se passait bien, il recevrait une tige d'acier en plein cœur, ce qui allait lui épargner bien des souffrances inutiles. Lui qui avait toujours été réfractaire à la technologie, il allait être exécuté par un ordinateur. C'est probablement ça le progrès...

- Top 5 minutes avant l'explosion. lança l'adjoint du contremaître en chef.

148 était confortablement assis dans le fauteuil qui lui avait été fourni par la force des choses dans le bureau qu'il avait emprunté pour mener à bien sa petite opération. Il avait poussé le meuble en face des fenêtres et avait ses jumelles rivées aux yeux. Il fixait les deux tours. Une implosion était une chose si merveilleuse à regarder !

La première salve comportait 3 tirs. Elle était synchronisée avec la phase numéro 1 de l'explosion par le biais de l'émetteur. C'était celle qui allait demander le plus grand effort du mécanisme de rotation du canon puisqu'il devrait parcourir un angle de 40 degrés de la droite vers la gauche et 9 de haut en bas. Elle était programmée pour faire éclater une vitre de l'édifice situé en face de la Victoria Chemicals, tuer un passant et conclure son processus funeste par la mort de Mélanie Desrosiers, le tout en moins d'une seconde. Dans exactement 237 secondes, elle serait mise en route.

L'artificier en chef avait les yeux rivés sur sa montre. L'aiguille indiquait qu'il était 11 :57 et cinq secondes. Il pourrait tout déclencher tout de suite, mais il préférait attendre midi pour ajouter au côté spectacle de l'événement. Bien à l'abri sur les abords du périmètre de sécurité, il se trouvait à quelques mètres des spectateurs. Ceux-ci applaudirent quand ils le virent sortir la télécommande, sans se douter que ce qu'il allait déclencher allait enlever la vie à huit d'entre eux.

À 11 :58, la sirène fut brièvement activée pour mettre en garde les gens de l'imminence du processus. Il ne restait plus personne sur le chantier et les tours étaient fin prêtes à être jetées à terre par la puissance dévastatrice des explosifs.

Le contremaître se tenait prêt à actionner les charges de la tour Nord. Le temps semblait figé. Sur le terrain où se situaient les édifices, rien ne bougeait, pas même les herbes qui envahissaient peu à peu l'asphalte de l'ancien stationnement extérieur. La foule avait

entamé un compte à rebours d'une minute à voix haute et les gens s'attendaient bien sûr à ce que l'explosion survienne quand ils l'auraient terminé. Il ne serait pas midi sur la montre de l'artificier, mais cela n'importait plus désormais. Personne ne lui en voudrait d'avoir pressé le bouton quelques secondes plus tôt. Il souleva le couvercle protégeant la première touche et se plaça de façon à ce que tout le monde voie ce qu'il allait faire.

- Vingt-neuf ! Vingt-huit ! Vingt-sept ! Vingt-six !

L'équipe des artificiers s'était joint à la frénésie de la foule. Pourquoi ne pas en profiter pour s'amuser un peu ? Le patron ne leur en tiendrait pas rigueur, puisqu'il allait de toute façon lancer l'implosion dix secondes trop tôt.

- Vingt-cinq ! Vingt-quatre ! Vingt-trois ! Vingt-deux !

Le logiciel qui contrôlait le canon possédait une seule fonction qui était automatisée, soit celle du chargement du premier projectile. Trente secondes avant midi, celle-ci actionna un petit piston qui laissa tomber le bloc de béton numéro un et trente grammes d'explosifs dans le système de mise à feu. Une étincelle fournie par un arc électrique ferait le reste.

- Vingt-et-un ! Vingt ! Dix-neuf ! Dix-huit ! Dix-sept ! Seize !

Michel Lalonde scandait les chiffres avec les autres, sans savoir que ce compte à rebours était également le temps qu'il lui restait à vivre.

C'était la même chose pour Mélanie Desrosiers. Elle avait finalement cédé et était à présent aussi frénétique que les deux cent personnes qui l'entouraient.

- Quinze ! Quatorze ! Treize ! Douze ! Onze ! Dix !

Le contremaître fronça les sourcils quand il aperçut une ombre furtive traverser le terrain abandonné du complexe. Il cligna des yeux et regarda à nouveau. Il n'y avait plus rien.

- Neuf ! Huit ! Sept ! Six ! Cinq !

Il enfonça le premier bouton, qui commandait la charge des condensateurs qui enverraient une brusque impulsion de 400 Volts dans le circuit lorsqu'il presserait le suivant.

- Quatre ! Trois ! Deux ! Un !

11 :59 :49*Une seconde avant l'implosion*

Les condensateurs étaient à présent chargés à pleine capacité. Il y en avait 3 pour chaque phase de l'explosion et chacun délivrerait un puissant courant, qui chuterait par la suite à quelques milliampères lorsqu'il arriverait à chacun des pains d'explosifs. Cela serait néanmoins suffisant pour enflammer leur détonateur, qui exploserait et leur transmettrait sa puissance.

Certains croient que le détonateur s'enflamme et que l'explosif brûle avant d'exploser, mais c'est faux. L'explosif C4, par exemple, qui est largement utilisé à travers le monde pour ses propriétés dévastatrices ne ferait ainsi que se consumer puisqu'il lui faut un choc pour détoner. C'est ce choc qui allait être produit dans précisément 734 millisecondes quand l'électricité allait être relâchée.

- ZÉRO ! hurlèrent les gens présents sur le site.

Le contremaître enfonça le deuxième bouton de sa télécommande. Le signal mit quelques nanosecondes pour se rendre au récepteur, qui activa le circuit quelques fractions de secondes plus tard. Comme le courant électrique se déplace à une vitesse proche de celle de la lumière, il franchit les fils principaux en moins de temps qu'il n'en avait fallu pour que le reste du procédé survienne. Cependant, comme plusieurs retardateurs se trouvaient sur son chemin, il arriva au premier pain d'explosif 10 millisecondes après que le signal eut été lancé.

La tour nord du complexe Sanders sembla se disloquer. Ses poutres craquèrent les unes après les autres et le centre s'écroula d'abord, suivi peu de temps après par les quatre autres côtés qui s'inclinèrent de façon à s'écraser les uns sur les autres. Un nuage dense de poussière s'éleva et cela masqua la vue du second édifice pour quelques fatales secondes.

Partie 2 : Les fantômes

Vendredi 7 juin, 15 :57

L'inspecteur Gary Mitchell, de la police locale, regardait les secondes le séparant du week-end s'égrener avec une lenteur désespérante sur l'horloge murale qui lui faisait face. Il avait passé la semaine à taper des rapports, une tâche qu'il détestait particulièrement. Il venait tout juste d'achever la rédaction du dernier, précisément une heure quatre minutes trente-deux secondes avant la fin de son quart de travail. Depuis, il regardait littéralement le temps passer et ne souhaitait qu'une chose : s'en aller ! Le canal météo promettait du beau temps pour les deux jours à venir, ainsi il pourrait s'adonner à son sport préféré, soit le vélo de montagne. Il avait prévu la descente du Mont Tremblant en compagnie de deux amis également fanatiques de ce sport pour le lendemain et il allait profiter de sa présence dans la région des Laurentides pour faire le trajet de la voie du «Petit Train du Nord», une piste cyclable aménagée à même le tracé d'une ancienne voie ferrée, pour Dimanche. C'était précisément pour cette raison qu'il suivait attentivement le trajet de l'aiguille des secondes depuis quelques minutes.

15 :59

Il restait encore une heure. Comme il ne lui restait plus rien à faire, il songea à partir tout de suite afin de pouvoir commencer à préparer son matériel pour le lendemain et se reposer plus tôt que prévu. Soudain, le téléphone sonna. Il hésita un instant avant de répondre. Il pouvait effectivement prétendre être déjà sorti et ainsi éviter l'appel, qui provenait vraisemblablement de son patron, ou encore voir de quoi il en retournait, ce qu'il fit.

Allô ?

- Inspecteur ? Caporal Côté.
- Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?
- Il y a eu une plainte dans une entreprise du nord de la ville pour des vols de matériel répétés. Pourriez-vous aller jeter un coup d'œil ? J'ai promis à leur directeur que j'enverrais quelqu'un avant la fin de la semaine.

Tant pis pour les vacances prolongées, songea-t-il. Il allait devoir se farcir une inspection des lieux et probablement un rapport de sa visite avant de pouvoir espérer une simple minute de repos.

- Pas de problème. Donnez-moi l'adresse et j'irai faire un tour avant de pointer.

16:32

L'entreprise en question se spécialisait dans la fabrication d'armes à feu destinées à un usage amateur, soit des carabines de chasse de moyenne précision, et se trouvait dans un bâtiment passablement décrépît dans un des vieux quartiers industriels de la ville. L'apparence plutôt négligée du bâtiment pouvait faire croire que l'intérieur serait similaire, mais l'inspecteur eut l'agréable surprise de pénétrer d'abord dans un hall d'entrée assez bien aménagé compte tenu de son exigüité. Il avisa la réceptionniste et lui indiqua la raison de sa visite. Celle-ci lui demanda de patienter pendant qu'elle téléphonait au directeur de l'usine.

Assis sur une chaise de salle d'attente des plus typiques, soit d'un niveau de confort plutôt bas, Mitchell consultait une des nombreuses revues jonchant une table située près de lui. Celle-ci traitait de chasse et pêche, ce qui était plutôt normal compte tenu de ce qui était fabriqué dans cette usine, et l'inspecteur passa rapidement au travers puisqu'il n'était pas particulièrement passionné par le sujet. Comme il la remettait à sa place, le patron arriva. Il semblait satisfait que la police s'intéresse enfin à ces vols répétés qui affectaient le dépôt depuis quelques semaines, d'après ce que le policier put constater. Même si le montant total des quelques pièces volées n'avoisinait que les cent dollars, l'homme semblait y accorder beaucoup d'importance et c'est pour cette raison que l'agent dut visiter de fond en comble l'entrepôt où les larcins s'étaient produits. Après avoir consulté la liste des biens qui avaient disparus et déniché l'endroit où ils étaient habituellement stockés, il déclara au propriétaire de l'endroit qu'il y avait peu de chances pour que l'on retrouve les auteurs du crime étant donné du peu d'indices disponibles, puis prit congé.

Plus tard, dans sa voiture, l'inspecteur songea qu'il n'avait pas questionné le directeur sur la présence de systèmes antivols dans cette section de l'usine. Comme il s'agissait d'un point

d'une importance capitale pour la suite de l'enquête et qu'il ne voulait pas la prolonger si cela ne s'avérait pas nécessaire – ce qui semblait d'ailleurs le cas puisque les pièces prétendument volées avaient été probablement replacées à un emplacement inadéquat après leur utilisation par quelque employé distrait – il décida d'aller voir immédiatement de quoi il en retournait auprès de la personne concernée.

La secrétaire était déjà partie, ou du moins elle était momentanément absente, lorsque le policier franchit pour la deuxième fois consécutives les portes crasseuses de la manufacture en quelques minutes. Il n'hésita pas longtemps sur la direction à prendre, puisqu'il possédait des facultés hors du commun pour s'orienter dans n'importe quel lieu, fut-il intérieur ou extérieur, et s'engagea immédiatement dans le long couloir incurvé qui menait à la direction. Quand il arriva au bureau de l'homme qu'il devait consulter, la porte s'ouvrit à la volée et laissa passer celui-ci, vraisemblablement dans un état de colère modérée. Il tenta de l'aborder, mais l'homme ne lui porta aucune attention tellement il semblait préoccupé par le problème auquel il faisait vraisemblablement face. Expriment sa frustration à mi-voix, il tourna l'angle du corridor et disparut à la vue du policier. Tant pis. On n'arrête pas un tel enragé ; on le laisse d'abord décompresser puis on engage la conversation une fois qu'il est calme Mitchell le savait bien, son expérience lui dictait ce judicieux conseil. En effet, alors qu'il venait de clore sa première enquête en carrière par l'arrestation d'un cambrioleur en série qui sévissait dans les petits commerces tels les dépanneurs et pharmacies, il avait tenté de l'interroger «à chaud», c'est-à-dire immédiatement lors de son arrivée au poste. Le criminel avait perdu les pédales et lui avait pratiquement sauté au cou quand l'agent l'avait questionné sur un sujet particulièrement sensible. Grâce au renfort d'autres policiers judicieusement placés dans la salle de transition et sa désormais célèbre vitre sans tain permettant aux observateurs de voir sans être vus, le suspect avait été rapidement maîtrisé et une simple condamnation pour vol avait été soudainement transformée en agression envers un agent de la paix, ce qui lui avait valu cinq ans de plus en détention. De plus, comme l'inspecteur possédait quelques notions d'auto-défense, l'individu avait gagné une fracture du nez en prime, conséquence d'un direct au visage défensif, et avait eu le privilège de séjourner une nuit durant dans une confortable cellule de soins située dans un hôpital du centre-ville afin de recevoir les soins requis le lendemain matin.

Le directeur reparut environ cinq minutes plus tard, vraisemblablement moins colérique. Cette fois, il remarqua la présence de l'agent de police, ou plutôt prit la peine de lui adresser la parole.

- Excusez-moi pour tout à l'heure, il vient d'y avoir une panne dans l'usine. Euh... Je devrais plutôt dire encore une panne.
- Pas de problème.
- Est-ce qu'il y a déjà du nouveau dans l'enquête ?
- Je veux bien croire que la police trouve rapidement des suspects, mais en dix minutes...
- Je blaguais. Mais que me vaut encore une fois l'honneur de votre visite si ce n'est pas pour me donner des résultats ?
- J'ai simplement oublié de vous poser une question tout à l'heure.
- Quoi donc ?
- Est-ce que le magasin possède un quelconque dispositif anti-intrusion ?
- Un système d'alarme ? Bien sûr. Il y a pour 150 000 \$ minimum d'équipement qui s'y trouve en tout temps.
- De quel type ?
- Que voulez-vous dire ?
- À infrarouges, à rayon lumineux ? Dissocié du reste de l'usine ou non ?
- Écoutez... Je fabrique des carabines de chasse, pas des alarmes. Voulez-vous aller vérifier par vous-même ? Ce sera beaucoup plus fiable que tout ce que je pourrai vous dire.
- Pourquoi pas. Mais vous semblez pressé.
- Je dois partir bientôt, sinon la circulation...
- Bien sûr. Vous permettez que j'y aille seul ?

- Faites.

Mitchell remercia le patron de sa collaboration et retourna dans l'usine, qu'il s'étonna de trouver presque vide. Seul un employé était encore présent sur la centaine qu'il semblait y avoir quand il était passé un peu plus tôt. Toutefois, c'était bien logique puisque la montre du policier indiquait 17 :14. Merde ! Sa journée aurait dû être terminée une dizaine de minutes plus tôt et tout laissait présager qu'il allait être coincé ici pour une autre demi-heure, voire davantage.

Une légère volute de fumée noire s'échappait d'une machine-outil que longea l'inspecteur dans son trajet vers le magasin. Ceci était pour le moins étrange puisque la production avait été interrompue pour le week-end près de 15 minutes plus tôt et que le courant semblait avoir également été coupé, à moins qu'il ne s'agisse de la panne dont parlait plus tôt le directeur. Cependant, le policier ne connaissait rien au sujet de tels outillages, donc ne pouvait supposer qu'il était à deux pas d'une tentative réussie de sabotage. D'ailleurs, pressé d'en finir, il ignora l'odeur persistante de brûlé dégagée par les événements de ventilation et poursuivit son chemin.

Sa vérification effectuée, il s'apprêtait à ressortir de l'usine quand un fait pour le moins inhabituel attira son attention. L'employé effectuant des heures supplémentaires revenait vraisemblablement d'une pause, puisqu'il passait les portes à double battant destinées aux travailleurs d'usine et qui menait au stationnement, mais portait une mallette d'aluminium qui semblait très lourde. Placé derrière une meuleuse de précision imposante, il parvint à échapper à la vue de l'individu, qui jeta un rapide coup d'œil circulaire pour s'assurer que personne d'autre que lui ne se trouvait à l'intérieur de la manufacture, mais put toutefois l'observer attentivement quand ce dernier extirpa plusieurs sections de ce qui semblait un long tube de métal poli de sa valise. D'un diamètre légèrement supérieur à cinq centimètres, ces pièces ne semblaient pas destinées à une utilisation dans le type d'armes à feu que produisait cette entreprise. En effet, connaissant suffisamment le calibre des carabines de chasse moyennes, d'ailleurs un type d'arme utilisé couramment dans les cas de meurtre improvisé ou encore des hold-up, Mitchell savait que ces parties de tuyau les excédait au moins par deux fois. Tout ceci était pour le moins étrange. Lorsque l'homme inséra l'une de

ces pièces dans la machine qui se situait devant lui, l'agent comprit qu'il se passait quelque chose qui n'entraînait pas dans la définition du travail dans l'intérêt de la compagnie. En effet, ces tronçons d'aluminium semblaient provenir d'une entreprise concurrente, puisque leur qualité de polissage semblait supérieure à ce qu'aurait pu faire un bricoleur avec un outil quelconque disponible dans le commerce, donc cet ouvrier semblait utiliser l'équipement à une autre fin que celle pour laquelle il était payé. Il ne pouvait pas l'arrêter, pas encore, puisqu'il n'avait pas encore commis un acte répréhensible au regard de la loi, et se contenta de le regarder travailler en prenant quelques notes. Lundi, il allait questionner le patron sur les arrangements pris avec cet individu et l'informer de cette attitude à la limite de la légalité si ce qu'il entendait contredisait avec ce qu'il avait présentement sous les yeux.

19:32

Il l'avait observé jusqu'à en avoir les jambes en compote, puis il était ressorti discrètement pendant que celui-ci entraînait des informations dans un ordinateur, tournant ainsi le dos aux doubles portes de sortie. Cela avait valu la peine puisque son travail consistait justement en une certaine mesure à dénoncer les actes répréhensibles. «Protéger et servir». C'était ce qui était peint sur sa voiture de patrouille, qu'il avait d'ailleurs laissée au poste quand il était venu faire l'enquête pour laquelle il était véritablement payé, trois heures plus tôt. Inutile d'éveiller les soupçons. Sa voiture personnelle, une Volkswagen datant d'une dizaine d'années, était stationnée en face, sur le bitume destiné aux employés d'une entreprise voisine. Il entra et mit la clé sur le contact. Au même moment, l'individu louche ressortit avec sa mallette en direction de son camion Ford. Il déchargea les tubes, puis en remit d'autre à l'intérieur du conteneur métallisé. Ne voulant pas être aperçu, Mitchell coupa immédiatement l'alimentation du moteur de sa voiture. Il atteignit son but puisque l'homme retourna dans l'usine sans avoir manifesté aucun soupçon. Il inscrivit ce nouveau fait dans son calepin puis s'apprêta à démarrer, mais songea un instant à aller voir de plus près ce que contenait le véhicule de suspect. Après tout, peut-être qu'il venait de passer une heure et demie derrière une machine-outil pour rien ?

Il avait utilisé une méthode peu orthodoxe pour déverrouiller la trappe recouvrant la benne arrière du véhicule où le suspect avait déposé son matériel un peu plus tôt. En effet, grâce à un petit tournevis plat qu'il trimbballait dans sa poche de veston, Mitchell était parvenu en quelques secondes à faire jouer la serrure, qui était d'ailleurs un modèle de base, voire carrément bas de gamme. À l'intérieur du compartiment, qui faisait environ trois mètres carrés, tout avait été placé dans des boîtes de rangement en plastique et rien ne traînait. L'inspecteur en ouvrit un au hasard. Des tiges de métal. D'un diamètre inférieur aux pièces qui venaient juste d'être usinées, elles comportaient chacune une extrémité filetée et trois d'entre eux comportaient des têtes hémisphériques. Ce pouvait être n'importe quoi et il n'était pas illégal de transporter un tel matériel dans son véhicule. Dans un autre contenant, l'agent trouva des circuits électroniques emballés dans des pochettes à l'épreuve de l'électricité statique ainsi que des petites boîtes noires munies de deux prises électriques de couleur différente, une antenne flexible qui était fixée sur le côté et ce qui semblaient être des diodes électroluminescentes (DEL) sur la face avant des objets. Voilà qui semblait être plus intéressant... C'est seulement quand il ouvrit la troisième boîte qu'il vit ses soupçons confirmés. En effet, celle-ci contenait des petits blocs de béton de quelques centimètres de côté moulés grossièrement en plus d'un sac rempli de quelques centaines de grammes rempli d'une poudre noire. Une étiquette en signalait le contenu. «Danger ! Explosif. Utiliser avec soin.».

Comme il était en infraction, il referma donc le couvercle de la benne et la verrouilla avec son outil. Demain, il allait annuler son expédition et allait convoquer le patron de l'entreprise de toute urgence pour lui expliquer la situation et solliciter son avis sur la question. En restant évasif sur la question du matériel trouvé dans la camionnette, il allait probablement être néanmoins capable de soutirer quelques informations au quinquagénaire.

À 19 :40, Mitchell quitta finalement les lieux. Un peu furieux à l'idée de faire des heures supplémentaires durant la fin de semaine complète, il réussit cependant à se convaincre que ce cas en valait la peine. En effet, qui transporte ainsi des explosifs et ce qui semblait être des projectiles en béton dans son véhicule ?

Samedi 8 juin, 8 :14

L'inspecteur Mitchell rappela le patron de l'entreprise pour discuter avec lui de ce qu'il avait vu la veille au soir. Le quinquagénaire sembla surpris d'avoir des nouvelles aussi vite du policier, celui-ci lui ayant clairement indiqué que des résultats n'étaient pas à prévoir.

- Déjà un suspect ?, interrogea l'homme quand l'agent se présenta.
- Pas tout à fait.
- Que se passe-t-il ?
- Hier, quand je suis revenu de mon inspection du magasin, j'ai été témoin d'actes étranges perpétrés par un de vos employés qui faisait des heures supplémentaires.
- Quoi ?
- J'ai cru remarquer qu'il usinait des pièces semblant étrangères au domaine des armes de chasse.
- Quel genre de pièces ?
- Des tubes creux d'environ 5 centimètres de diamètre. Un peu trop gros pour une carabine, non ?
- Ça ne veut rien dire, il nous arrive parfois de concevoir des canons de diamètre supérieur à ceux que nous faisons régulièrement. Il n'y a rien d'étrange là-dedans.
- Ce n'est pas tout. En ressortant, l'employé dont je parle est ressorti avec une mallette d'aluminium et a semblé décharger les tubes en question dans sa camionnette.
- Écoutez, je ne vous ai pas engagé pour espionner mes travailleurs. Vous avez probablement mal vu.
- J'ai seulement cru qu'il pouvait s'agir de notre voleur et je désirais en discuter avec vous avant de l'interroger directement.
- C'est très charitable de votre part. Je vais en discuter avec lui lundi.
- Vous savez de qui il s'agit ?

- Oui, pourquoi ?
- Des éléments me poussent à croire qu'il serait en possession d'éléments dangereux. Je désirerais disposer de ses coordonnées dans le cas où il en ferait usage de manière illégale.
- De quoi vous parlez ?
- Désolé, je ne peux pas vous en dire plus. Son nom ?
- Yvan Michel.

8 :42

Mitchell entra dans son bureau du poste de police. Le trajet depuis sa résidence lui avait pris vingt-cinq minutes. Il n'y avait aucune circulation en ce samedi matin. En effet, le contraire aurait été étonnant. Il était probablement le seul inspecteur de la police métropolitaine à pointer ainsi. Même si ce cas n'entraînait pas dans le cadre de son enquête, il allait faire des heures supplémentaires, curiosité oblige. La présence de cette quantité de matière explosive dans la camionnette du suspect avait éveillé ses soupçons. Sitôt qu'il disposerait de l'adresse de l'homme, il allait lui rendre une petite visite de courtoisie, histoire de le questionner en douce sur ses actes de la veille. Même s'il ne disposait pas de l'aval de son «client», il allait néanmoins poser quelques questions à l'individu pour tenter d'expliquer la possession de ces matériaux dans la benne arrière du véhicule.

Grâce à la base de données du fournisseur téléphonique local, à laquelle il avait accès, il avait trouvé 7 «Michel, Y.» ou «Michel, Yvan». Comme il ne disposait pas de la véritable adresse de son suspect, il allait devoir visiter chacune de celles qu'il était parvenu à extraire du système, ce qui allait lui prendre la journée, à moins que...

- Salut Gary ! lança Marianne, une des bonnes amies de l'inspecteur. Comme elle travaillait à la Société des Immatriculations, il allait lui être facile de trouver à qui appartenait la fourgonnette Ford que le policier avait fouillé la veille, en admettant que celle-ci appartenait bel et bien à Yvan Michel, et il pourrait rapidement trouver l'adresse de ce dernier.

- J'ai un service à te demander.
- Quel genre ?
- Si je te donne une marque de véhicule et le nom de son propriétaire, penses-tu que tu pourrais me trouver son adresse ?
- Ça doit... Dis toujours.
- Le nom : Michel, Yvan. Mini-fourgonnette Ford récente de couleur blanche.

La jeune femme entra les informations sur son ordinateur et attendit quelques secondes, le temps que le serveur traite sa demande.

- Je l'ai ! lança-t-elle au bout de quelques instants. 124, rue Angers. Mont...
- Laisse faire, j'ai la suite. Je t'en dois une !
- Plutôt deux en fait.
- Deux ?
- Tu sais, la dernière fois... La Dodge qui contenait des téléphones volés ?
- Oui, je m'en rappelle... Un souper pour rembourser mes deux dettes, ça te va ?
- Ça me va. Quand ?
- Je le sais pas... Ce soir ?
- Pas de problème.
- Je vais te rappeler après-midi pour tout te dire. Là, faut vraiment que j'y aille si je veux être là à temps !
- Bye !
- À tantôt !

L'inspecteur raccrocha et prit rapidement sa veste sur le dossier de sa chaise. Pendant que Marianne lui parlait, il avait surligné l'adresse qui l'intéressait sur la liste qu'il avait imprimé plus tôt. Rue Angers. Presque en banlieue. Quarante-cinq minutes s'il avait de la chance.

Sa voiture s'immobilisa en face de la maison du suspect. Camouflée par des chênes centenaires, l'habitation était pratiquement invisible de la rue. Seule une plaque de métal passablement rouillée permettait d'en connaître l'adresse. La camionnette n'était pas stationnée dans l'allée, mais quelqu'un était peut-être présent malgré tout. Mitchell décida de s'en assurer.

Le terrain était plongé dans la pénombre en raison du feuillage imposant des arbres qui longeaient la clôture. Le policier n'aimait pas l'ambiance qui se dégageait de cette propriété ; on aurait dit que des yeux étaient posés sur lui à tout moment. Cependant, il était ici pour converser avec un suspect et rien ne pourrait l'empêcher de mener à bien ce pourquoi il avait parcouru près de 60 kilomètres un samedi matin alors qu'il aurait dû descendre le Mont Tremblant sur sa bicyclette de montagne en compagnie de ses amis.

Il sonna plusieurs fois, mais personne ne lui répondit. Alors qu'il s'apprêtait à sortir